

Alain Dublanche

Auto- biographie de Félix d'Hérelle

LES PÉRÉGRINATIONS D'UN BACTÉRIOLOGISTE

sa disposition que je n'en indique ni a ne
est la maison romaine, de même espagnole e
x en Amérique, la maison indigène
un peu au trois pièces, en file, avec une v
couches, supportée par des poteaux de la
Cousines, soit en adobe, soit en "pajar

L'adobe est une grande brique, de près de deux pieds de lo
large et un demi d'épaisseur, faite de glaise pétrie avec de l'herb
en augmenter la cohésion, simplement séchée au soleil. Pour formèr
à plat, elles sont réunies par une boue de terre glaise. Leur résis
suffisante, les maisons ne comportant qu'un rez-de-chaussée: un pat
à ciel ouvert entouré d'une rangée de chambres dont les portes s'ou
une véranda intérieure. Les toits sont de tuiles. Dans ces régions
blements de terre sont si fréquents, grâce à son élasticité, le mur
résiste alors que le mur en brique ou en ~~moellons~~ *moellons*
le mobilier de notre chambre

LE LABORATOIRE DU BACTÉRIOPHAGE
75, rue Ordre de Serres, Paris (XV)
Cette boîte contient 50 ampoules de *BACTÉRIOPHAGE*
BACTÉ - COLI - PHAGE
mélange de souches sélectionnées de Bactériophages pour le traitement
des troubles ~~microbiologiques~~ d'origine bactérienne.
Delivré gratuitement pour le traitement à l'intérieur de la boîte.
faire l'objet de transaction commerciale.

И препарат *КОЛИ* *ИНТЕСТИ* - ФАГ
представляет собой смесь из бактерий и фагов, специально подобранных для лечения
Тяжелых и хронических заболеваний кишечника, вызванных бактериями.
Препарат представляет собой смесь из бактерий и фагов, специально подобранных для лечения
и не является



ditions
édicales
inter nationales

Autobiographie de Félix d'Hérelle 1873-1949

***Version abrégée et annotée
par le docteur Alain Dublanquet***

Préface du professeur Maxime Schwartz

ditions
édicales
internationales

Illustrations de couverture :

- Portrait de Félix d'Hérelle vers 1927.
- Fac-similé de l'Autobiographie.
- Boîte ancienne provenant du Laboratoire du Bactériophage à Paris.

Direction éditoriale : Karine Pech

Couverture : Isabelle Godenèche

Coordination éditoriale : Danielle Roque

Composition : Nord Compo, Villeneuve-d'Ascq

© 2017, Lavoisier, Paris

ISBN : 978-2-86728-015-3

Table des matières

Avertissement du Dr Alain Dublanche.....	VI
Préface du Pr Maxime Schwartz	VIII
Avant-propos du Dr Alain Dublanche.....	XII
Les pérégrinations d'un bactériologiste.....	1
Table des chapitres.....	3
Chronologie des pérégrinations de Félix d'Hérelle.....	329
Épilogue.....	331
Bibliographie de Félix d'Hérelle.....	343

Avertissement

Docteur Alain Dublanche

Le cinquantenaire de la découverte du bactériophage a été célébré en 1968*, et 2017 en est le centenaire. Tout d'abord, sans en connaître précisément leur principe, les bactériophages ont permis de traiter rapidement les maladies infectieuses devant lesquelles les médecins étaient alors démunis. La phagothérapie a été inventée sous l'intuition « géniale » de Félix d'Hérelle très peu de temps après. En grande partie sous son impulsion, elle s'est alors répandue mondialement très rapidement. L'antibiothérapie l'a mise de côté pendant les décennies qui ont suivi, mais les bactériophages ont participé au développement de la biologie moléculaire.

Actuellement, face aux problèmes que connaît le traitement des infections avec les résistances bactériennes de plus en plus fréquentes et étendues, la mise à disposition de nouvelles possibilités antibactériennes est impérativement souhaitée. La phagothérapie est en première ligne avec l'avantage que lui apportent l'expérience passée et les connaissances fondamentales acquises.

La reconnaissance du mérite qui revient à Félix d'Hérelle n'est pas à la hauteur de ce qu'on lui doit. Il est mort dans une quasi-indifférence et aujourd'hui il est méconnu du grand public. Au moment où l'on fait appel à la phagothérapie qu'il a soutenue toute sa vie, n'est-ce pas l'occasion de réparer cette injustice ?

Le petit-fils de d'Hérelle, Claude Hubert Mazure, avait déposé en 1995 aux archives de l'Institut Pasteur (Fonds FR AIP HER) un manuscrit avec d'autres éléments de la succession de d'Hérelle. Ce manuscrit autobiographique n'avait jusqu'ici jamais été publié sauf de courts extraits dans un ouvrage de William C. Summers** et celui

* Nicolle P. « Cinquantième anniversaire d'une grande découverte anglo-franco-canadienne en biologie : le bactériophage ». *Bulletin de l'Académie de médecine* 1967;151:404-9.

** Summers WC. *Félix d'Hérelle and the origin of molecular biology*. 1999, New Haven CT, Yale University Press.

de Thomas Hausler*. Il existe deux versions sensiblement différentes du manuscrit, celle détenue par l'Institut Pasteur et celle, plus complète et postérieure, dont une photocopie m'a été remise par Claude Hubert Mazure-d'Hérelle dans la perspective d'une publication.

Félix d'Hérelle a écrit cette autobiographie pendant la Deuxième Guerre mondiale alors qu'il était, en tant que citoyen canadien, assigné à résidence à Vichy.

« J'ai parfois conté en des réunions d'amis les aventures qui m'étaient advenues en d'étranges pays, ce que j'y avais vu, ce que j'y avais appris et souvent l'un d'eux m'a dit que je devrais écrire le récit de mes pérégrinations. D'autres m'ont suggéré qu'il serait intéressant de faire connaître la genèse de mes recherches sur la bactériophagie, et cela se confond avec le récit de mes voyages à travers le monde. »

Le manuscrit complet est très long, comportant plus de 800 feuillets dactylographiés. Je me suis permis de supprimer des passages, non pas qu'ils soient inintéressants, mais parce qu'il s'agit de développements sociologiques, géographiques, historiques, etc. qui datent aujourd'hui. J'ai préféré mettre en évidence l'expérience personnelle de Félix d'Hérelle et les anecdotes des personnes, surtout scientifiques, qu'il a rencontrées au cours de ses « pérégrinations ».

Les passages ignorés sont signalés par le symbole « [...] ».

Enfin, le nom de l'auteur, est écrit selon le cas avec un accent (d'Hérelle) ou sans accent (d'Herelle). J'ai pris le parti de l'écrire avec un accent et j'utilise aussi volontiers l'abréviation FdH.

Une préface et un avant-propos précèdent l'autobiographie proprement dite pour préciser certains points concernant le personnage qui a caché durant son existence, et pour des raisons personnelles, ses véritables origines que j'ai découvertes en partie**.

Remerciements à :

– Claude Hubert Mazure-d'Hérelle (1928-2012) pour les nombreux moments passés en sa compagnie et les « révélations » qu'il m'a faites sur son grand-père qu'il a fréquenté pendant 20 ans. Je le remercie d'avoir accepté de rédiger en épilogue ses souvenirs.

– Robert Sarrailh et Christian Picart pour le soutien qu'ils m'ont apporté par une aide concrète et généreuse.

Ils auront contribué à faire connaître ce personnage trop méconnu inventeur de la phagothérapie.

* Hausler T. *Viruses vs. superbugs: a solution to the antibiotic crisis?* 2006, Londres, Macmillan.

** Dublanchet A. « La vraie vie de Félix d'Hérelle avant la découverte du bactériophage ». *Bulletin de l'association des anciens élèves de l'Institut Pasteur* 2003;45(175):80-82.

Préface

Professeur Maxime Schwartz

Ancien directeur de l'Institut Pasteur

Qui était donc ce d'Hérelle, totalement inconnu du grand public, et dont le docteur Alain Dublanquet a eu la bonne idée d'exhumer une autobiographie restée inédite jusqu'à ce jour ? Quand on vous dira qu'il a effectué une grande découverte scientifique, vous vous attendrez à lire l'autobiographie sans doute quelque peu rébarbative d'un savant. Il n'en est rien. Certes d'Hérelle fut un savant... mais doublé d'un aventurier. La lecture de ce livre va vous conduire dans plus d'une quinzaine de pays où d'Hérelle a exercé son activité. La France, bien sûr, mais aussi le Canada, les États-Unis, le Guatemala, le Mexique, l'Argentine, la Turquie, Chypre, l'Algérie, le Maroc, l'Indochine (Vietnam), les Pays-Bas, l'Égypte, l'Inde, l'URSS (Géorgie) et sans doute d'autres que j'oublie. Dans tous ces pays, il a vécu d'incroyables aventures, le texte fourmillant d'anecdotes et de réflexions philosophiques. Témoignages précieux de la manière dont on vivait dans ces pays, à des époques s'étendant des années 1890 à 1930.

Mais quelle est donc cette grande découverte, qui aurait dû valoir l'immortalité à d'Hérelle, alors qu'il n'a connu que l'oubli ? La découverte du bactériophage. Le virus mangeur de bactéries. En 1892, le botaniste russe Dmitri Ivanovski avait fourni la première preuve expérimentale de l'existence de virus infra-visibles en montrant qu'une maladie des plants de tabac, la mosaïque, est causée par un agent qui traverse les filtres de porcelaine imperméables aux microbes jusque-là connus. Cette découverte avait été confirmée en 1898 par le Hollandais Martinus Beijerinck qui donna le nom de virus à un tel microbe filtrable. Peu après il fut montré que des maladies animales telles que la peste porcine et la fièvre aphteuse étaient, elles aussi, dues à des virus. La découverte de d'Hérelle, publiée en 1917, pendant la Première Guerre mondiale, fut que les bactéries, elles aussi, pouvaient être attaquées et détruites par des virus.

En quoi cette découverte était-elle si importante ? À lire cette autobiographie, la réponse paraîtra évidente. En effet, lorsque d'Hérelle a découvert le bactériophage, c'était dans les selles de malades atteints de dysenterie. Ce virus

détruisait les bactéries responsables de la maladie. Or l'apparition du bactériophage dans les selles coïncidait avec l'entrée du malade en convalescence. De là à conclure que c'était le bactériophage qui, en éliminant les bactéries, était la cause de la guérison, il n'y avait qu'un pas, que d'Hérelle n'hésita pas à franchir. Et il va nous rapporter de multiples cas où il a constaté que l'apparition de bactériophage chez le malade était synonyme de guérison, lors d'épidémies de dysenterie mais aussi d'autres maladies comme la typhoïde, la typhose aviaire et même la peste et le choléra. Une première conclusion s'imposait : la fin des épidémies résultait de l'apparition du bactériophage. Et une seconde, le bactériophage pouvait être utilisé pour guérir les malades, ce que d'Hérelle va entreprendre de prouver. Il relate alors de nombreuses circonstances où il a sauvé des malades grâce à l'emploi de son fameux virus, faisant appel à ce qu'il nommera la phagothérapie. Nous y reviendrons.

Cependant aujourd'hui, un siècle après sa découverte, le bactériophage s'est révélé avoir eu une autre importance. Il devait jouer un rôle majeur dans le développement de la biologie moderne, notamment dans la démonstration que l'ADN est le support de l'hérédité. Rappelons en effet l'expérience effectuée par Alfred Hershey et Martha Chase en 1952. Ceux-ci ont fait appel au bactériophage T2, dont la structure avait récemment été élucidée par microscopie électronique. Il a plus ou moins la forme d'une seringue, avec une tête et une queue, se fixant à la surface des bactéries par l'extrémité de sa queue. Il est constitué de protéines et d'ADN, que l'on pouvait marquer de façon différentielle avec des isotopes radioactifs. Hershey et Chase montrèrent que seul l'ADN était injecté dans les bactéries, les protéines, qui forment l'enveloppe du bactériophage, restant à la surface. Celles-ci pouvaient être détachées de la surface des bactéries et éliminées par passage dans un mélangeur à haute vitesse (*Waring Blender*). Or, cela n'empêchait pas le bactériophage de se multiplier normalement. C'était donc l'ADN, et lui seul, qui portait l'information génétique permettant au bactériophage de se multiplier à l'intérieur de la bactérie. Par ailleurs, le bactériophage a joué un rôle majeur dans les découvertes qui ont conduit François Jacob, Jacques Monod et André Lwoff à recevoir le prix Nobel de médecine en 1965.

Enfin, les bactériophages découverts par d'Hérelle étaient loin d'être des curiosités de laboratoires. Peu à peu, il est apparu qu'il existe de nombreuses souches différentes de bactériophages et que toutes les bactéries sont sensibles à une ou plusieurs souches de ces virus. On trouve des bactériophages partout dans la biosphère. Dans un centimètre cube d'eau de mer, on en trouve de l'ordre de dix millions. On évalue leur nombre total à environ 10^{31} (un 1 suivi de 31 zéros), sans doute la plus grande population d'organismes sur Terre. Ils représenteraient 90 % du carbone organique présent dans les océans !

Il n'y a donc aucun doute que la découverte du bactériophage fut une découverte majeure. Mais alors comment se fait-il que soit tombé dans l'oubli le nom de d'Hérelle, celui d'un savant qui a notamment compris la raison de l'extinction des épidémies et proposé un moyen de guérir des maladies infectieuses ? On vous dira que c'est la découverte des antibiotiques, dans les années 1940, qui

a relégué la phagothérapie au rayon des antiquités. C'est en partie vrai, mais pas seulement. En effet, la lecture de cette autobiographie laisse une impression étrange.

L'auteur s'y décrit comme une sorte de « superman », capable de guérir toutes les maladies, sans jamais rencontrer d'échecs. Mais aussi de stopper les invasions catastrophiques de sauterelles grâce à l'emploi d'une bactérie tueuse d'insectes qu'il a découverte. Mais aussi de mettre un terme aux épidémies de paludisme en introduisant dans les régions infestées une plante dont le suc des fleurs, absorbé par les anophèles, empêcherait le développement du parasite dans ces insectes. Mais aussi...

D'Hérelle le « superman » juge très sévèrement la plupart des autres savants exerçant dans le même domaine que lui. À l'Institut Pasteur, où il a effectué sa grande découverte, il estime qu'Émile Roux, dont on sait qu'il a mené l'Institut Pasteur d'une main de fer pendant près de trente ans, était « *faible de caractère** ». Un autre pastorien qui fut son ennemi juré, Albert Calmette, l'inventeur, avec Camille Guérin, de ce BCG qui a protégé des millions d'enfants contre la tuberculose, était « *un esprit étroit et borné qui n'admettait pas la contradiction, mais accordait tout à la flatterie*** ». Plus généralement « *toute la partie des sciences médicales qui a trait à la pathologie, à l'immunité, à l'épidémiologie, à l'hygiène des maladies infectieuses, n'est qu'un tissu d'erreurs...**** ». Ses critiques acerbes ne se limitent pas à son domaine d'activité. Il a « *la haine de Descartes, le mauvais génie des Français***** ». Même Napoléon n'a aucun mérite à ses yeux : « *Les universités françaises eurent pourtant la première place, mais c'est avant qu'une nouvelle organisation (désorganisation serait plus exact) leur ait été imposée par Napoléon I^{er}, dont l'œuvre, en cela comme en toute autre chose, a été néfaste****** ». À émettre de telles opinions, d'Hérelle ne s'est pas fait que des amis ! Et cela explique en partie le petit nombre de ceux qui ont cultivé son souvenir. Mais ce n'est pas tout.

En effet, au fur et à mesure qu'on s'enfonce dans la lecture de cette autobiographie, un doute commence à vous étreindre. Un doute que l'avant-propos d'Alain Dublanquet aura peut-être semé d'emblée dans votre esprit. On y apprend que d'Hérelle a prétendu être né au Canada, alors qu'il est né en France et n'a passé que quatre ans dans ce pays. On y apprend aussi qu'alors qu'à de multiples reprises il sous-entend qu'il était médecin, il n'a vraisemblablement jamais obtenu de diplôme de médecin, pas plus qu'aucun diplôme d'ailleurs. Alors, s'il a affabulé sur des points aussi importants, quel crédit faut-il donner à ce long récit de sa vie ? Un récit d'ailleurs tellement détaillé que cela interroge. Car cette autobiographie a été écrite entre 1939 et 1945 et les faits relatés remontent, pour certains d'entre eux aux années 1890. Comment fait d'Hérelle pour se souvenir des repas qu'il a mangés quarante ans plus tôt ? Et cela alors qu'il se contente

* Chapitre 4.

** Chapitre 6.

*** Chapitre 6.

**** Chapitre 1.

***** Chapitre 7.

de faire appel à ses souvenirs, rien n'indiquant qu'il ait eu à sa disposition un quelconque journal ou des notes prises au cours de ses multiples pérégrinations.

Il y a sûrement beaucoup de vrai dans ce que raconte d'Hérelle. Peut-être les efforts actuels, menés par des personnalités comme Alain Dublanquet, montreront-ils que la phagothérapie a été injustement écartée et se révélera-t-elle une démarche efficace dans le traitement des maladies infectieuses. Cependant, il paraît difficile de prendre pour argent comptant la totalité de ce récit passionnant. Il faut plutôt le prendre, me semble-t-il, comme un roman biographique, genre fort à la mode de nos jours.

Avant-propos

Docteur Alain Dublanchet

Il est habituel de présenter Félix d'Hérelle comme microbiologiste franco-canadien, né à Montréal le 25 avril 1873. Ses origines familiales et sa formation sont mal connues. Ce n'est pas son autobiographie qui nous éclaire sur sa jeunesse. Sur la période qui précède ses premières activités professionnelles commencées tardivement – il avait 27 ans – son auteur reste très discret et imprécis. Son parcours scientifique est bien jalonné par de nombreux écrits et ses responsabilités officielles permettent de reconstituer sa vie jusqu'à son décès survenu à Paris le 12 février 1949.

Sur sa naissance, Félix d'Hérelle est imprécis, voire ambigu : « *Né en Canada, quoique bien par hasard, m'a-t-on dit, je suis pourtant resté Canadien de nationalité et cosmopolite de caractère [...] étranger en France où se passa mon enfance et mon adolescence, quand je retournai au Canada, j'y fus aussi un étranger...** ». Il a peu connu son père qui serait mort dans son enfance, et de sa mère, morte beaucoup plus tard, il ne dit pas grand-chose : « *Quand mon père mourut, j'avais six ans... Mon père était Français d'origine, ma mère Hollandaise..., ma mère était une mystique et mon père areligieux,... (de trente ans plus vieux que ma mère,... il était né en 1811)... Mon père avait des opinions fort arrêtées : en politique,... c'était un monarchiste ardent, légitimiste...*** ».

William C. Summers***, biologiste de l'université de Yale, a tenté de retrouver les origines de Félix d'Hérelle. Il s'est appuyé sur ses rares révélations autobiographiques et sur quelques témoignages de descendants contemporains, formulant quelques réserves et hypothèses sur la filiation, la vie de jeunesse du personnage et même les origines du nom.

* Chapitre 1.

** Chapitre 1.

*** Summers WC. *Félix d'Hérelle and the origin of molecular biology*. 1999, New Haven CT, Yale University Press.

Sur ses études rien, sinon un souvenir sur le trajet de l'école primaire : « *Un de mes premiers souvenirs d'enfant : je le relate car il est resté profondément gravé dans ma mémoire. J'avais alors six ans et demi : je puis le situer dans le temps, car c'était au cours du premier hiver que je passai à Paris (1879-80). Chaque matin, au départ pour l'école, ma mère me donnait une pièce de cinquante centimes pour mon goûter, et j'avais pris l'habitude de garder trois sous pour acheter un gâteau dans une pâtisserie qui se trouvait sur mon chemin, le soir au retour : j'étais demi-pensionnaire.** »

Ultérieurement, au cours de l'adolescence, il évoque surtout ses escapades : « *En 1889, j'avais alors seize ans, ma mère me fit cadeau d'une bicyclette... Comme déjà à cet âge, je jouissais de cette liberté qui m'est si chère, je partis pour une randonnée qui dura le temps des vacances. Je parcourus à petites journées l'Est de la France, l'Alsace, la vallée du Rhin jusqu'à Cologne et je revins par la Belgique et le Luxembourg... je venais de terminer mes études secondaires je fis un voyage de courte durée, mais lointain... Je pris un billet de passage pour Buenos Ayres...* ». Il a définitivement quitté le lycée, voyage et relate des souvenirs touristiques : « *À quelque temps de là, je commençai en effet à voyager, pour mon plaisir, j'en avais les moyens. Je visitai successivement l'Angleterre, l'Allemagne, la Turquie, la Grèce, l'Italie, la Suisse. Ces voyages n'ont laissé dans la mémoire que d'assez vagues souvenirs... De l'Allemagne, peu de chose... ; je parlai pourtant assez bien la langue, alors ; je suivis même pendant quelques mois des cours...*** ».

Un autre biologiste, le Québécois, Hans-W. Ackermann***, spécialiste des bactériophages, a écrit un article qui retrace les grandes étapes de la vie du personnage. Il conclut par ces phrases : « *Bien des choses restent à éclaircir dans la vie de d'Hérelle. Tout d'abord, l'origine de son nom. [...] D'autre part, les événements entourant la jeunesse de Félix d'Hérelle sont assez obscurs. Il semble qu'il n'ait jamais terminé ses études de médecine au Québec [...].* »

Éléments de jeunesse retrouvés

Dans la famille, il était connu depuis toujours que le célèbre aïeul était un enfant naturel auquel Madame Haerens avait donné naissance à Paris. Son petit-fils, le Dr Claude Hubert Mazure-d'Hérelle, m'a confié une copie de la déclaration de naissance qui m'a permis de découvrir la réalité. C'est ainsi que j'ai appris que Félix d'Hérelle, alias Haerens, était né le 25 avril 1873, à Paris, 47 rue de Berri. Il a été déclaré à la mairie du 8^e arrondissement, fils de père inconnu et de Augustine Josèphe Haerens, rentière de 24 ans. Ses prénoms figurant sur l'état civil sont dans l'ordre : Hubert, Augustin, Félix. Sachant qu'il avait un frère, j'ai pu obtenir le même document pour celui-ci qui avait été enregistré à l'état civil sous

* Chapitre 1.

** Chapitre 1.

*** Ackermann H-W. « Félix d'Hérelle découvreur des bactériophages ». *Les Sélections de médecine/sciences* 1998;8(8):3-6.

le même patronyme et les prénoms Félix et Daniel, né le 26 novembre 1875, lui aussi à Paris mais rue de Ponthieu.

Intrigué par le passé d'un homme singulier, muni de ces quelques informations, j'ai tenté de retrouver les traces des origines de Félix d'Hérelle.

Déclarés à la mairie du 8^e arrondissement, les deux frères ont été baptisés à l'église Saint-Philippe-du-Roule de Paris. Toujours sous le nom maternel Haerens, ils ont suivi des études au lycée Louis-le-Grand. Les registres des classes de 5^e et 4^e attestent la scolarisation de Félix Haerens dans cet établissement de janvier 1887 à juin 1889. Un document précise qu'il venait de l'école Monge (aujourd'hui lycée Condorcet) et qu'il habitait rue d'Assas. Il avait donc 16 ans à la fin de sa 4^e au lycée Louis-le-Grand.

Ayant acquis la certitude que notre personnage était Parisien, il devenait possible d'obtenir des renseignements sur ses états militaires éventuels. De tels documents sont conservés aux Archives de la Ville de Paris. Les deux frères Haerens se sont engagés volontairement dans l'armée : le 6 octobre 1893 pour le premier, le 26 janvier 1894 pour le second. L'aîné désertait le 25 novembre 1894 pour des motifs inconnus. La recherche de documents officiels relatifs à cette désertion est restée infructueuse.

Les agendas personnels, conservés aux Archives de l'Institut Pasteur, permettent de reconstituer l'itinéraire de Félix Haerens durant les quatre années qui suivirent cette désertion. Recherché en France pour désertion, il vécut plusieurs années d'exil en Belgique mais a beaucoup voyagé notamment en Grèce...

Le 17 juillet 1897, à 24 ans, alors qu'il s'appelle encore Félix Haerens, il pose pour la première fois le pied sur le sol du Québec où il aura diverses activités temporaires comme la tentative d'installer une distillerie (1897-1898) ou la participation à une mission géologique dans le Labrador (printemps 1899). Finalement, la construction d'une chocolaterie avec son frère Daniel qui, après avoir accompli ses quatre années d'engagement militaire, avait rejoint son aîné au Canada en 1898, a permis de trouver des documents objectifs.

Grâce à ces documents canadiens*, on peut comprendre le moment où se fit le changement du nom de la famille. Dans les registres notariés, il est fait mention d'une vente entre Denise Page et Félix et Daniel Haerens d'Hérelle. Ces deux noms co-existent encore dans des registres paroissiaux de St-Antoine-de-Pades de Longueuil lors du mariage du frère Daniel (le 5 septembre 1899) et lors d'un baptême (le 7 mars 1901). À partir de 1901, Félix ne signera plus que sous le nom de d'Hérelle : dans un article et dans un nouvel acte notarié. Je n'ai pas trouvé d'explication, si elle existe, quant à l'emprunt du patronyme d'Hérelle.

Dans son autobiographie, Félix d'Hérelle rend lui-même crédible ce changement : « *Ce Canada de ma jeunesse, je l'ai dit, représente pour moi le pays de la liberté... Il n'y avait même pas d'état civil : il y avait bien les registres des églises, mais l'inscription des naissances n'était pas légalement obligatoire et, en fait, personne n'eut jamais à se préoccuper de ses "papiers"...* »

* Diane LeBlanc. « La chocolaterie des frères d'Hérelle ». Société d'histoire de Longueuil 1989 ; cahier n° 19 : 3-19.

Genèse d'une carrière exceptionnelle

« Une mésaventure m'advint donc, alors que j'avais vingt-sept ans : une spéculation malheureuse à laquelle je fus poussé, un peu malgré moi, pour des raisons familiales, et tout ce que mes parents m'avaient laissé fut perdu ; il me resta pour tous biens deux mille dollars. Je ne dirai pas que j'en ressentis de la joie, mais pas non plus de la désolation. Ce n'est que plus tard que je me suis, de plus en plus, félicité de ce qui m'était arrivé. Pourtant, j'avais une femme et deux enfants, il fallait travailler.

J'avais à résoudre un difficile problème : adopter une profession qui m'intéressât, qui me permît à la fois de gagner ma vie et de voyager.

D'abord, la profession. Médecin de campagne, encore moins citadin, ne me convenait pas, trop sédentaire. Ce qui décida de mon avenir, ce fut en définitive la conversation entendue par hasard au sujet de la rage, dix ans plutôt ; depuis lors la microbiologie m'avait intéressé, j'étais devenu microbiologiste amateur, je serais dorénavant microbiologiste de profession.* »

C'est ainsi que Félix d'Hérelle se met en quête d'un emploi qu'il trouve au Guatemala. Son voyage commence le 28 avril 1901... au terme duquel il sera employé comme biologiste !

Il aura donc vécu au Québec moins de quatre années !

Les douze années suivantes, il vit avec sa famille et travaille officiellement en Amérique latine : six ans au Guatemala (1901-1907) puis quatre ans au Mexique (1908-1911). Entre temps (1909), il revint pour la première fois en Europe, en France, pour travailler d'avril à novembre à l'Institut Pasteur de Paris. Il est alors porteur d'un passeport canadien et où était inscrit le nom de d'Hérelle. Il y retournera quelques mois en 1911, avant son départ pour l'Argentine, et encore une troisième fois, de mai à octobre 1912, au cours de son séjour argentin (1912-1913).

Entre 1903 et 1910, il est à noter qu'il publie plus de dix articles de nature botanique dans le *Journal d'agriculture tropicale* en se présentant comme ingénieur chimiste, directeur de la station agricole expérimentale du Yucatan**.

Au cours de ses activités sud-américaines, il acquit une notoriété en mettant au point une méthode de lutte biologique contre les invasions de sauterelles et à partir de 1913, il sera en France très régulièrement, tout en effectuant de courtes missions en Corse, en Algérie, en Turquie, en Tunisie (1914-1915). Son autobiographie nous renseigne sur sa situation :

« Dès mon arrivée à Paris, le ministère de l'Agriculture me demanda de visiter la partie occidentale de la Corse, où chaque année des sauterelles locales, des *Stauro-nautes* encore, occasionnaient de sérieux dégâts aux cultures, en vue de la présentation d'un rapport sur la destruction par le procédé biologique. Je finissais ma tournée,

* Chapitre 2.

** Voir bibliographie en fin d'ouvrage.

j'étais à Vizzavona, quand je reçus une dépêche me rappelant à Paris : c'était le 25 juillet 1914. Et ce fut la guerre.*

*J'avais quarante et un an, c'est-à-dire que j'étais exempt de toute obligation militaire (quarante ans fut l'âge limite en Canada pendant cette guerre) ; j'offris toutefois mes services, il me fut répondu que je ne pouvais être à un meilleur endroit qu'à l'Institut Pasteur : j'y restai pendant toute la durée de la guerre comme chef du laboratoire des Vaccins.** »*

La guerre le fixe donc à l'Institut Pasteur de Paris jusqu'en 1918. C'est là qu'il fera ses observations et sa publication historique en 1917.

Études et diplômes

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, Félix d'Hérelle n'était vraisemblablement détenteur d'aucun diplôme. Ses activités ne lui auraient pas permis de suivre des études supérieures. Qu'on en juge :

- Après avoir quitté le lycée Louis-le-Grand, aucune scolarité n'a été retrouvée. Dans son autobiographie, n'a-t-il pas écrit lui-même qu'au cours de l'été 1890 (en réalité un an avant), l'année de ses 17 ans : « ... je venais de terminer mes études secondaires... ». L'année scolaire précédente (1888-1889), il était en classe de 4^e. Ses études secondaires se sont donc achevées au mieux en 3^e. Il n'était manifestement pas très en avance dans ses études générales par elles-mêmes, peu brillantes au demeurant d'après les carnets de note et appréciations de ses professeurs du lycée Louis-le-Grand.

- Le registre militaire, que j'ai consulté, fait état d'un « degré d'instruction générale » de niveau 3, ce qui signifie, sur l'échelle qui en comporte 5, que lors de son incorporation (1892-1893) à l'âge de 20 ans, il « savait lire, écrire et compter ». Or, d'après les critères de cette époque, le seul fait d'avoir le baccalauréat lui aurait valu le degré 5.

- D'octobre 1893 à novembre 1894, il était au sein de l'armée.

- À partir de sa désertion (25 novembre 1894) et jusqu'à son arrivée au Québec en juillet 1897, il s'est écoulé 2 années et demie, passées en partie en Belgique, d'où il fit plusieurs voyages.

- Nulle part dans son autobiographie, il n'est question d'études médicales, si ce n'est : « ... je suivis pendant quelques mois des cours à l'Université de Bonn...*** ». Probablement des cours suivis en auditeur libre.

- Au Québec (1897-1901), Félix d'Hérelle eut beaucoup d'activités absorbantes (création d'une distillerie, d'une chocolaterie, mission au Labrador...). Les recherches d'une scolarité de médecine et *a fortiori* d'un diplôme, sont res-

* Hameau de la commune de Vivario en Haute-Corse.

** Chapitre 4.

*** Chapitre 1.

tées vaines tant à l'université de Montréal qu'à celle de Québec (communication personnelle de H.W. Ackermann).

- D'après son contemporain Pierre Lépine*, « ...c'est sur le bateau qui l'emène en Amérique centrale qu'il approfondit d'après les livres une branche de la médecine à laquelle il était resté jusque-là assez étranger. » Au cours de la traversée qui le conduit vers son premier emploi, il apprend la bactériologie.

- Toutes les années suivantes (1901-1913), il occupe différents emplois dans des pays d'Amérique latine (Guatemala 1901-1907, Mexique 1908-1911, Argentine 1912-1913), périodes entrecoupées de séjours temporaires à l'Institut Pasteur de Paris en 1909, 1911, 1912 où il sera intégré dans un laboratoire en 1913.

- Enfin, Félix d'Hérelle refusait qu'on l'appelle « docteur » (communication personnelle de son petit-fils, le docteur Claude Hubert Mazure-d'Hérelle), mais acceptait le titre de « professeur » qu'il pouvait légitimement revendiquer au titre de ses nombreuses distinctions *honoris causa* décernées par les universités les plus prestigieuses de par le monde. Notons toutefois qu'il est présenté comme « Docteur » à l'Institut Pasteur en 1914 dans un article consacré à la lutte contre les sauterelles** et « Dr » F. d'Hérelle dans un article à l'Académie de médecine en 1916***. Ultérieurement, je n'ai pas rencontré de documents portant de telles mentions.

Titres et travaux

Félix d'Hérelle a débuté une carrière à Guatemala en 1901 et a commencé des travaux scientifiques publiés (bibliographie complète consultable en fin d'ouvrage). À la lecture des documents accessibles, on se rend compte que les titres qui apparaissent (jusqu'en 1909), sont chimiste, ingénieur-chimiste ou encore planteur. Après avoir observé une maladie des sauterelles en 1910 au Yucatan**** et alors en poste comme directeur de la Station agricole expérimentale de Merida au Mexique, il fut chargé d'étudier, pour les combattre, les invasions agricoles très destructrices de ces insectes*****. Il ne s'est occupé de recherche en bactériologie qu'à partir de 1912 après avoir observé une épizootie chez les sauterelles. Il constate qu'elle est provoquée par une bactérie qu'il décrit très en détail et nomme *Coccobacillus acridiorum* (ou *acridorum*, connu aujourd'hui sous le nom

* Lépine P. « Félix d'Hérelle ». *Annales de l'Institut Pasteur* 1949;76:57-460.

** d'Hérelle F. « La lutte contre les sauterelles ». *La Science & la Vie* 1914;16:19-30.

*** d'Hérelle F. « Contribution à l'étude de la dysenterie. Nouveaux bacilles dysentériques, pathogènes pour les animaux d'expérience ». *Bulletin de l'Académie de médecine* 1916;76:425-8.

**** d'Hérelle F. « Note sur une maladie des sauterelles au Yucatan ». *Journal d'agriculture tropicale* 1910;10:237-8.

***** d'Hérelle F. Sur une épizootie de nature bactérienne sévissant sur les sauterelles au Mexique. Note de M. F. d'Hérelle présentée par M.E. Roux. *Comptes rendus de l'Académie des sciences* Paris 1911;152:1413-5.

d'*Enterobacter aerogenes*)* et l'utilise pour combattre ces invasions préjudiciables. Méthodique et fin observateur, c'est à l'occasion de ce travail qu'il a été intrigué par un phénomène (la bactériophagie) qui le conduira quelques années plus tard à la découverte du bactériophage et à l'utiliser chez l'homme et l'animal pour traiter (phagothérapie) les infections bactériennes. Il n'eut de cesse toute sa vie d'étudier, de défendre et de faire la promotion de ce traitement.

Son parcours

Entre sa naissance à Paris (25/04/1873) sous le patronyme d'Haerens et sa mort à Paris (12/02/1949) sous le patronyme de d'Hérelle, il vécut de manière oisive en France jusqu'à l'âge de 22 ans, il a changé de nom et effectué différents métiers au Québec, exercé comme biologiste et planteur au Guatemala (1901-1907), puis au Mexique (1908-1911) avant d'être assistant à l'Institut Pasteur (1911-1921) où il découvre le bactériophage pendant la guerre 1914-1918. Au cours de l'année 1921, il est chargé de mission en Indochine. À son retour, il est coopté par l'Institut de médecine tropicale de Leiden en Hollande (1921-1924) puis recruté comme médecin chef de département au Conseil sanitaire et quarantenaire à Alexandrie en Égypte (1925-1926). Il est ensuite engagé par les Britanniques en Inde pour s'attaquer à la peste et au choléra (1926-1927), avant d'être promu professeur de protobiologie à l'université de Yale aux États-Unis (1928-1934). Enfin, il est appelé comme bactériologiste à Tiflis en URSS (1934-1936) avant de rentrer définitivement en France pour une collaboration scientifique à l'Institut du Radium (1937-1940).

Le parcours scientifique de Félix d'Hérelle est, à bien des égards, étonnant. Autodidacte à l'esprit curieux, inventif, il avait, à ne pas en douter, une imagination et une intuition fertiles. Il a su saisir et même provoquer des opportunités tout au long de sa vie. (« *J'ai eu de la chance, dira-t-on ? Peut-être, mais la chance ne favorise que celui qui y met du sien*** »). On ne peut lui contester cette constante volonté, mais son parcours « atypique » ne lui vaudra pas que des amis.

* d'Hérelle F. « Le coccobacille des sauterelles ». *Annales de l'Institut Pasteur* 1914;28:280-328 et 387-407.

** Chapitre 2.



1. Félix d'Hérelle et son frère cadet Daniel (vers 1880).



2. Portrait de Félix d'Hérelle vers 1898.

Chapitre Premier.

Qui montre que l'on nait voyageur.

J'ai parfois conté en des réunions d'amis les aventures qui m'étaient arrivées en d'étranges pays, ce que j'y avais vu, ce que j'y avais appris, et souvent l'un d'eux m'a dit que je devrais écrire le récit de mes pérégrinations. D'autres amis m'ont suggéré qu'il serait intéressant raconter la genèse de mes recherches sur la bactériophagie, et cela se confond avec le récit de mes voyages a travers le monde, en quête de maladies infectieuses.

Bah! me disais-je, à quoi, a qui, cela pourrait-il servir? Mais une nouvelle guerre vient de commencer, je vais rester pendant de longs mois, sans doute, dans ma petite maison blottie a la lisière de la forêt d'Othe (1), que

(1) Ce récit a été commencé en Septembre 1939; il a été terminé à Vichy où je me suis réfugié en Juin 1940.

faire? Je vais faire appel a mes souvenirs, cela passera le temps. Et puis, est-ce présomption de ma part? le récit de certains évènements lointains dont j'ai été le témoin pourra peut-être aider a comprendre d'autres évènements plus proches. A ce propos, un souvenir me revient.

C'était au début de l'autre guerre. Nous devisions, Valery Radot, le gendre de Pasteur, et moi, en faisant les cent pas dans le jardin de l'Institut; nous parlions de la guerre, naturellement. Il affirma qu'elle ne pourrait se prolonger au-delà de six mois, sept au plus: je lui demandai sur quoi il pouvait bien se baser. Comme référence, il me cita le nom d'un des économistes les plus ^{distingués, c'est le qualificatif oblige,} renommés, frère d'un collègue, qui, d'accord avec tous ses confrères, affirmait qu'après ce laps de temps tous les pays belligérants seraient ruinés; le "nerf de la guerre" manquant, tous seraient bien obligés de conclure la paix. Ce n'était pas mon avis et je me basais, non pas sur des vues théoriques que

3. Fac-similé de l'autobiographie. Il s'agit du manuscrit déposé à l'Institut Pasteur de Paris. Il est antérieur à celui que j'ai utilisé (il manque des ajouts portés à la main par Félix d'Hérelle et les chapitres 11 et 12).

Les seules qui aient quelque valeur à mes yeux.

j'ignore, mais sur ce que j'avais vu, sur des données expérimentales, Je lui contai que j'avais vécu au Guatemala: la monnaie de ce pays avait été la piastre argent, au titre 900; a court de métal, on avait commencé a altérer le titre en l'abaissant à 800, puis à 700, puis à 600, puis le ministre des finances avait demandé au directeur de la Monnaie, un chimiste français qui me l'a répété, quel était le titre le plus bas compatible avec l'aspect de l'argent: c'était 500, au-dessous ^{de l'alliage} la teinte est rougeâtre. Et l'on frappa des pièces au titre 500. Mais peu après le métal manqua tout a fait, alors on tira des billets qui eurent cours forcé et le pactole coula. Le papier ne tarda pas a se déprécier, on fit de nouvelles émissions et, a chaque dépréciation, les presse se remattaient en mouvement.

"Et, lui dis-je, il en sera de même en France et en Allemagne, car tout gouvernement, placé par la nécessité devant une même situation, réagira toujours de la même manière. La guerre pourra continuer longtemps: la monnaie est la chose qui manquera le moins."

Je revis Valéry-Radot a quelques jours de là. "J'ai répété, me dit-il, ce que vous m'avez dit à mon ami l'économiste; il a souri, et m'a répondu que c'était un non sens économique de comparer de grands pays comme la France ou l'Allemagne, avec un petit pays de l'Amérique Centrale."

Les événements ont montré qui avait raison, du spécialiste jugeant d'après des théories ou du profane qui prenait l'expérience pour guide.

Ce souvenir me décide. Je vais conter ce que j'ai vu.

26/5

J'ai commencé tôt le cours de mes pérégrinations. Mon enfance s'est passée en partie en Canada, en partie en France, et d'avoir grandi tour a tour dans ces pays, contemporains dans l'espace et distants de deux siècles dans le temps, j'ai gardé une impression singulière qui n'a pas été sans influencer sur ma manière de penser.

En France, c'était la république des Droits de l'Homme, en Canada,

3. (Suite)

En lisant ces récits, des lecteurs penseront peut-être que je parle trop de l'origine des coutumes et de l'histoire des peuples parmi lesquels j'ai vécu, ce qui n'a que peu de rapports avec les pérégrinations d'un bactériologiste. **Voire.** Un livre est un miroir qui reflète la pensée de l'auteur; un artiste, racontant ses voyages, parlera en artiste des sites et des monuments, un poète s'intéressera à la littérature, parlera en poète des hommes et des choses; biologiste imbu de méthode expérimentale, je ne puis voir qu'en biologiste, penser en biologiste. Ce qui m'intéresse, c'est la Vie, toute la vie; ce qui m'a intéressé dans les pays que j'ai visités, c'est tout ce qui vit, c'est l'homme surtout, l'homme actuel et tout ce qui l'a façonné, déterminé; le milieu, le climat, la nourriture, les ancêtres. On en peut comprendre le Mexicain que si l'on connaît le Maya et l'Aztèque, l'Hindou que si l'on connaît ce qu'est l'Hindouisme, et quelles sont ses origines. J'ai essayé de me rendre compte de la nature des Choses, j'ai souvent cherché dans de vieux grimoires l'origine de coutumes, l'explication de légendes, ~~ex~~ tenté de résoudre des énigmes linguistiques ou archéologiques.... peut-être est-ce une étrange manière de concevoir un récit de voyage, disons qu'elle est inaccoutumée; pour un biologiste investigateur qui raconte en chercheur le récit de ses aventures, il y a dix artistes qui parlent en artistes, cent poètes qui parlent en poètes et mille écrivains qui parlent sans rien dire.

~~forêt d'Othe: il est inutile d'exposer mes petits-fils aux bombardements aériens que je prévois quand le paranoïaque qui gouverne l'Allemagne verra que ses dérisoires offres de paix sont définitivement repoussées, alors qu'il voudra les imposer par la terreur. Mais que faire pendant les longues soirées d'hiver? Le conseil de Valéry-Radot m'est revenu à la mémoire: ce sera toujours une bonne manière de passer le temps.~~

J'ai commencé tôt le cours de mes pérégrinations: mon enfance s'est passée mi-partie en Canada, mi-partie en France, et d'avoir vécu tour à tour dans deux pays contemporains dans l'espace et distants de deux siècles dans le temps, j'ai gardé une impression singulière qui n'a pas été sans influencer sur ma manière de penser. En France, c'était la République ^{aussi} des Droits de l'Homme; en Canada, c'était la ~~même~~ France, mais celle de 1760, où le sol était réparti en seigneureries et où les paysans, les habitants dit-on là-bas, payaient la dîme au seigneur qui avait nom Longueil, Léry, Lotbinière.... elle n'était certes pas lourde, car, payée en argent à un taux qui n'avait pas varié depuis 1762 elle ne formait plus qu'une minime partie du revenu d'une terre dont la valeur s'était depuis lors énormément accrue. ^{Mais la coutume était si bien} Elle était tellement ancrée dans les ^{mœurs} coutumes que bien peu de cultivateurs, même riches, ~~ne~~ ^{ne} ~~faisaient pas~~ usage d'un droit récent, l'autorisant à se libérer en versant dix fois le prix de la redevance annuelle. Il n'en reste pas moins vrai que le seigneur était, ^{en loi} fictivement si l'on veut, mais tout de même en droit, le propriétaire de la terre. Une autre dîme, bien plus lourde celle-là, était ^{prélevée par le} ~~versée au~~ ^{clergé}: la loi ne la reconnaissait plus, mais en fait elle était payée par tous plus fidèlement qu'une taxe légale. Après le traité de Paris, en 1763, les 60.000 canadiens français, abandonnés, se groupèrent autour des presbytères qui devinrent autant de centre de résistance à l'anglicisation ~~et~~, tout naturellement, la religion catholique devint le lien grégaire et le prêtre le seul chef li-

3. (Suite)

brement accepté: race, langue, religion formaient un tout qui était la patrie du Canadien français, ou plutôt du canadien tout court, car pour lui il n'y en avait pas d'autres; les autres habitants du ^{Canada} ~~païs~~ étaient des Anglais, des Écossais, des Irlandais, ^{Quant aux} ~~autres~~ Français, étaient "nos gens des vieux pays".

Pendant plus d'un siècle, il n'y eut aucune relation culturelle entre la France et le Canada; ~~en~~ pendant ce siècle, toute la technique moderne naquit: tandis qu'en France nombre de termes anglais entraient tels quels dans la langue, en Canada, comme réaction à l'anglicisation, on forgea des mots, ou plutôt on adapta des mots anciens détournés de leur signification primitive. Prenons le cas des chemins de fer: le mot rail est entré dans la langue française sous sa forme anglaise; pour les Canadiens c'était une lisse, le convoi roulait sur des lisses, d'instinct le peuple avait choisi le mot juste, et beau. Il est bien regrettable que les Canadiens l'aient par la suite abandonné et aient adopté le mot...français, ~~de~~ rail. C'est le seul d'ailleurs qu'il ait ~~abandonné~~ abandonné; dans les villes, l'Anglais se déplace en tram, le Canadien prend les petits chars. Quand il voyage, l'Anglais monte en Wagon, le canadien dans un char, il gagne le soir le char dortoir, ~~et~~ dine au char restaurant. Une machine à vapeur se compose d'une bouilloire et d'un engin. Tout ce qui tourne est un moulin il y a le moulin à scie, qui est la scierie, et le moulin à coudre qui est la machine à coudre. Pourtant ce n'est pas le canadien qui a donné au mot moulin cette accep-
 tion: au XVIII^e siècle on ne ^{parlait pas} ~~de~~ devait pas parler en France de scierie,^s mais de moulins à scie car c'est le terme ~~qu'on trouve dans~~ qu'emploie Voltaire; ~~et~~ les Canadiens l'ont conservé et, par analogie, dénommé moulin tout ce qui tourne. ~~Mais~~ La peur de l'anglicisation était poussée ^{Très} bien plus loin; dans bien des familles aisées, il y a encore une ^{Cinquante} ~~quarante~~ d'années, les enfants ne commençaient à apprendre à parler anglais que quand ils avaient dix-huit ou vingt ans, à l'âge où l'esprit déjà formé

ai longtemps pensé que
 le mot ~~et~~ était la
 réduction de l'anglais
 "mill"; cela
 n'est pas

3. (Suite)

ne risquait plus de recevoir une empreinte étrangère. L'esprit, les moeurs ont bien évolué depuis lors, mais certaines idées, certaines tendances d'esprit demeurent: pour le Canadien, la frontière, "la ligne", n'a pas l'importance morale qu'elle a en France. A diverses reprises, a chaque "boom", suivant l'expression américaine, de nombreux Canadiens français ont émigré aux ~~Etats-Unis~~ "Etats", attirés par les hauts salaires payés dans les centres industriels du Massachussets et du Rhode-Island, et chaque fois l'on pouvait voir dans les journaux de Montréal ou de Québec de pressants appels a ceux qui partaient "Prenez dès votre arrivée, ~~des~~ ^{demandez vos papiers de} dispositions légales pour une prompt naturalisation" et cela pour que, devenu citoyen ^{américain}, ils ~~puissent~~ ^{se fassent} revendiquer leurs droits. Mais on leur recommandait aussi de se grouper pour conserver leur langue, leur race et leur foi. Les autorités ecclésiastiques faisaient le nécessaire: dès que trois ou quatre familles s'étaient établies dans un lieu, une religieuse arrivait et, dans une chambre quelconque, apprenait aux enfants à lire et à écrire en français. Généralement d'autres familles venaient rejoindre les premières, un prêtre canadien survenait alors et une nouvelle paroisse canadienne était fondée. En ce temps-là, le gouvernement des Etats-Unis ne cherchait pas à entraver cette action du clergé canadien, ~~mais~~ ^{et} les industriels américains encourageaient: ils ne désiraient pas l'américanisation de ces ouvriers dociles et soumis. La seule résistance provenait de l'épiscopat qui, aux Etats-Unis, était alors presque exclusivement d'origine irlandaise: ils craignaient la prépondérance du clergé canadien dans les états de la Nouvelle Angleterre. [Tout cela est bien changé maintenant, mais il n'en reste pas moins que la manière de concevoir les choses est fort différente pour un Français ou pour un Canadien: 1

Il est ~~plus~~ certain qu'enfant, je ne pouvais me rendre compte des

*Pour une France
l'obéissance une image
plus physique, une carte
comme France la démontre,
un peu de détails concrets
Pour le Canadien, pour
la partie et surtout
M. Girard*

3. (Suite)

H. Haerens 633

Par acte reçu au civil même le 24 novembre mil huit cent quatre-vingt et deux, Augustin Joseph Haerens a été reconnu le père de Félix Haerens, né le 25 avril 1893, à Paris, canton d'arrondissement, département de la Seine, par Maria Frembart, sage-femme, habitant au boulevard de la Seine, n° 111, canton d'arrondissement, département de la Seine, âgée de cinquante-deux ans, au moment de la naissance de Félix Haerens, âgé de deux ans, le 25 avril 1893, lequel est né d'un mariage célébré le 25 avril 1891, entre Augustin Haerens, âgé de vingt-quatre ans, au moment de la naissance de Félix Haerens, et Maria Frembart, âgée de trente-neuf ans, au moment de la naissance de Félix Haerens, par Maria Frembart, sage-femme, habitant au boulevard de la Seine, n° 111, canton d'arrondissement, département de la Seine, âgée de cinquante-deux ans, au moment de la naissance de Félix Haerens, le 25 avril 1893, lequel est né d'un mariage célébré le 25 avril 1891, entre Augustin Haerens, âgé de vingt-quatre ans, au moment de la naissance de Félix Haerens, et Maria Frembart, sage-femme, habitant au boulevard de la Seine, n° 111, canton d'arrondissement, département de la Seine, âgée de trente-neuf ans, au moment de la naissance de Félix Haerens.

Joseph Haerens

4. Déclaration de naissance de Félix d'Hérelle sous le nom de sa mère Haerens. Les prénoms qui sont inscrits sont Hubert, Augustin et Félix.

Nom : <i>Haerens</i>		Numéro matricule du recrutement : <i>3039</i>	
Prénoms : <i>Hubert, Augustin, Félix</i> Surnom :		Classe de mobilisation : <i>1892</i>	
ÉTAT CIVIL		SIGNALEMENT.	
Né le <i>25 avril 1893</i> , à <i>Paris</i> , canton d'arrondissement, département de <i>la Seine</i> , résidant à <i>Paris 11^e arrondissement</i> , canton d'arrondissement, département de <i>la Seine</i> , profession d' <i>étudiant</i>		Cheveux <i>et</i> , sourcils <i>châtains</i> yeux <i>bruns</i> , front <i>ordinaire</i> nez <i>droit</i> , bouche <i>ordinaire</i> menton <i>plat</i> , visage <i>ovale</i> Taille : 1 m. <i>60</i> cent. Taille rectifiée : 1 m. <i>60</i> cent.	
N° <i>324</i> de tirage dans le canton d'arrondissement		MARQUES PARTICULIÈRES :	
DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS. <i>Engagé volontaire</i>		Degré d'instruction : { générale (1) - <i>3</i> militaire (2) -	
Compris dans la <i>4^e</i> partie de la liste du recrutement cantonal (<i>4^e</i> portion).		Indication des corps auxquels les jeunes gens sont affectés (3). Dans l'armée active. <i>3^e Rég^t d'artillerie</i> <i>39^e d^e a^e</i>	
DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES. (Campagnes, blessures, actions d'éclat, décorations, etc.) <i>Engagé volontaire pour quatre ans le 6 octobre 1893</i> <i>à Paris 11^e arrondissement pour le 3^e Régiment</i> <i>d'artillerie, service au dépôt le 3^e canonier le 15 du dit</i> <i>Rég^t 387^e. Démis le 29 novembre 1894</i>		Dans la disponibilité ou dans la réserve de l'armée active.	
Passé dans la _____ de l'armée active le _____		Dans l'armée territoriale et dans sa réserve.	
LOCALITÉS SUCCESSIVES HABITÉES PAR SÛRTE DE CHANGEMENTS DE DOMICILE OU DE RÉSIDENCE.		D'ancienneté en R. résidence.	
Date. Commune. Subdivisions de régions.		D'ancienneté en R. résidence.	

5. Registre militaire de Félix d'Hérelle. Il s'appelait alors Haerens et avait comme prénoms Hubert, Augustin et Félix. Inscription en 1892. Engagé volontaire le 6 octobre 1893 pour 4 ans. Déclaré déserteur le 25 novembre 1914.



7. Portrait de Daniel d'Hérelle, frère cadet de Félix d'Hérelle (vers 1898).

LES PÉRÉGRINATIONS D'UN BACTÉRIOLOGISTE

Félix d'Hérelle (1873-1949), autodidacte génial, a découvert il y a cent ans (1917) des virus qui attaquent et tuent les bactéries. Il a appelé ces virus **bactériophages** et, avant la découverte des antibiotiques, il a eu immédiatement l'intuition que ces prédateurs/dévoreurs de microbes pourraient permettre de traiter de nombreuses maladies bactériennes. Il a consacré sa vie à développer ce traitement (connu sous le nom de phagothérapie) et à le faire connaître dans le monde. Après avoir laissé la place à l'antibiothérapie pour traiter les maladies infectieuses, la **phagothérapie**, apparaît aujourd'hui comme une réponse à l'évolution inéluctable et préoccupante de la résistance des bactéries aux antibiotiques.

Outre l'utilisation médicale, cette découverte fondamentale a permis le développement de la biologie moléculaire qui connaît aujourd'hui un essor considérable dans de nombreux domaines de la recherche, tant fondamentaux qu'appliqués.



Félix d'Hérelle a eu une large renommée avant la Deuxième Guerre mondiale et a été proposé dix années au Comité Nobel. Cependant, chercheur indépendant, il est mort pratiquement oublié en 1949. Aujourd'hui, il est méconnu du grand public comme du monde médical et scientifique. Son **autobiographie**, déposée à l'Institut Pasteur de Paris il y a quelques années par l'un de ses descendants, permet de réparer cette injustice. Elle a été produite lorsque l'auteur, de nationalité canadienne, réfugié à Vichy, était assigné à résidence pendant les années d'occupation.

Dans cet ouvrage, le docteur **Alain DUBLANCHET**, après avoir établi les véritables origines – françaises – de Félix d'Hérelle, a sélectionné les principales pages du manuscrit qui décrivent les emplois qu'il a occupés dans de nombreux pays (Canada, Guatemala, Mexique, France, Indochine, Pays-bas, Égypte, Indes, États-Unis d'Amérique, URSS). Au cours de ses pérégrinations, il a rencontré d'illustres contemporains dont il rapporte de savoureuses anecdotes. On apprend qu'en Amérique du Sud il a développé un moyen écologique pour détruire les invasions des sauterelles, véritable fléau agricole. C'est de retour en Europe, employé à l'Institut Pasteur de Paris, qu'il a isolé et étudié les premiers bactériophages, et a été à l'origine de la phagothérapie que l'on réhabilite aujourd'hui.

Le centenaire de cette découverte fondamentale nous donne l'occasion de mieux connaître ce personnage flamboyant hors du commun.

Préface du professeur **Maxime SCHWARTZ** de l'Institut Pasteur.